Introduction
Paul Marguerite de la Charlonie. De l'ingénieur au collectionneur d'art antique

Fig. 1 Salles Paul Marguerite de la Charlonie du Musée d'art et d'archéologie du Pays de Laon (© K. Kaderka)

Les sculptures antiques de marbre du Musée d'art et d'archéologie de Laon (fig. 1) proviennent à l'origine de deux collections privées : la collection Campana et celle de P. Marguerite de la Charlonie. Seules trois pièces (n°s 51, 52 et 83) sont issues de la première, très célèbre, réunie par l'aristocrate italien Giampietro Campana (1808–1880), dont la plus grande partie du lot acquis par la France, sous Napoléon III, était revenue au Louvre. Déposées au musée municipal de Laon[1], ces trois pièces sont devenues sa propriété en 2007. La collection de Paul Marguerite de la Charlonie (1844–1921) fait de son côté partie du legs que cet ingénieur français avait laissé à son décès. Avec principalement plusieurs centaines de terre cuites[2] et de vases[3] mais aussi une centaine de sculptures de marbre d'une qualité très surprenante[4], ces pièces constituent aujourd'hui le noyau de la collection antique du musée de Laon. Les recherches effectuées dans les archives pour l'étude de la statuaire de la collection en question permettent d'en savoir plus sur cet homme plutôt méconnu[5]. En voici exposés les résultats les plus significatifs.

1 Pour la répartition de la part acquise par la France cf. principalement Nadalini 1998, 183–225.

2 Les terres cuites féminines au pilier ont été traitées dans un mémoire de maîtrise inédit en archéologie grecque à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, sous la direction de J. Marcadé : S. Pornon, *La collection d'antiques Paul Marguerite de la Charlonie*, 1985.

3 Une partie des vases grecs du legs a fait l'objet d'une publication : J. de la Genière, *Corpus vasorum antiquorum Laon 1* (Paris 1963).

4 Les publications relatives aux sculptures de la collection, s'il y en a, sont indiquées dans les notices du catalogue.

5 Une exposition avait été consacrée à l'homme en 1988 : C. Jorrand, *La collection de Paul Marguerite de la Charlonie (1844–1921) au musée de Laon 1937–1987*, catalogue d'exposition (Laon 1988). Cf. aussi R. Merrillees, « Musée de Laon II. Paul Marguerite de la Charlonie collector and connoisseur », *Cahiers du Centre d'études chypriotes* 40, 2010, p. 23–28. Dernièrement K. Kaderka, « Paul Marguerite de La Charlonie. Grand collectionneur d'art antique », *Centraliens. La revue des Arts et Manufactures* 663, 2019, 50–54.

Fig. 2 Portrait de P. Marguerite de la Charlonie, atelier A. Liébert et fils, après 1900, archives du musée de Laon (© Musée du Pays de Laon)

Comment un ingénieur devient collectionneur

C'est seulement durant les vingt dernières années de sa vie que Joseph Eugène Paul Marguerite de la Charlonie[6] (fig. 2) se fit collectionneur ; il avait alors derrière lui une longue carrière d'ingénieur. Il naquit à Paris le 18 avril 1844, deux ans après son frère Armand Anasthas Albert, dans le quartier industriel du Marais, de Justine Zénaide Delacharlonny et de Louis Eugène Marguerite, alors marchand, entre autres de tissus, installé rue de Paradis-au-Marais, l'actuelle rue des Francs-Bourgeois[7]. Il reçut une bonne éducation le destinant à une carrière d'ingénieur. Après sa scolarité chez les frères des Écoles chrétiennes d'abord et au lycée Charlemagne ensuite, il fut reçu en 1863 à la prestigieuse École impériale centrale des arts et manufactures[8], installée non loin de son domicile, rue Thorigny, dans l'ancien hôtel Salé, aujourd'hui musée Picasso. Il y fut un étudiant brillant. Lors de la sortie de l'École en 1867, il fut classé septième dans sa spécialité, la « Mécanique »[9]. À cette date, il est indiqué qu'il résidait 21, rue Bonaparte dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Son père acquit alors pour lui, peut-être parce qu'il la connaissait par ses affaires[10], une manufacture à Urcel, dans le Laonnois, spécialisée dans la production industrielle du sulfate de fer et de l'alun, utilisés alors principalement pour fertiliser les terres et détruire les parasites[11]. Le jeune ingénieur s'appliqua à en améliorer la production grâce à des expérimentations sur les vastes terrains – des terres, des bois et des vergers –, qu'il avait acquis au fur et à mesure dans la commune et dont les récoltes – pommes de terre, pommes mais aussi par exemple de la luzerne et du foin – étaient commercialisées[12]. La prospérité de l'usine est confirmée par sa présence à l'Exposition Universelle de 1899, en particulier dans la classe « Engrais »[13] mais aussi par les chemins de fer économiques à voie démontable et wagonnets en bois qui l'équipaient[14]. Un bordereau de 1893[15] atteste à son tour la vente de 245 tonnes de sulfate de fer à usage agricole pour le seul mois de mars.

Nombreuses sont les publications que l'ingénieur tira des expérimentations qu'il effectua sur ses propres terrains. Signées P. Marguerite-Delacharlonny, elles parurent notamment dans des revues de chimie et d'agriculture : les *Annales de chimie et de physique*[16], le *Journal d'agriculture pratique*[17], la *Revue horticole*[18] ou les *Comptes-rendus de l'Association française pour l'avancement des Sciences (AFAS)*[19], pour ne citer que les écrits facilement accessibles aujourd'hui. Il publia ses articles parfois aussi sous forme de tirés à part : *Le fer*

6 Nous avons fait le choix d'écrire le nom du collectionneur de la manière dont il signait lui-même, au moins à partir de 1900, en coupant le nom qu'il prit de sa mère et avec un « l » au lieu d'un « L » dans « la Charlonie ». Cette forme a été respectée aussi par les notaires qui réglaient les dispositions testamentaires.

7 Désigné comme commis marchand le 5 septembre 1828 dans les minutes et répertoires du notaire Émile Baudelocque (Arch. nat., Min. centr., LXX, 1025), comme marchand de laines dans le *Bulletin des lois de la République française*, partie supplémentaire, t. 1, 1848, 492 et enfin comme marchand de laines, soies et tapisseries dans l'*Annuaire général du commerce* de 1855, 322.

8 Le procès-verbal d'admission de 1863 à l'École impériale centrale des arts et manufactures, conservé dans les archives de l'École centrale de Paris déposées aux Arch. nat. à Pierrefitte et numérisées sous 20170270/1-20170270/3251, donne en effet des informations sur son parcours antérieur. Jorrand 1988, 3 (cf. note 5) pour d'autres documents.

9 Registre de promotion de l'École impériale centrale des arts et manufactures conservé dans les archives de l'ECP (cf. note 8).

10 L'alun était en effet utilisé comme fixateur des couleurs pour les étoffes et la laine.

11 Sur la production de cette usine dernièrement Kaderka 2019, 50–51 ; cf. G. Pluchart, « Cendrières et usines vitrioliques dans le département de l'Aisne 1753–1914 », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne* 40, 1995, 81–109. Le registre répertoriant en 1889 *Les anciens élèves de l'École centrale 1831-1888* (Paris 1889), mentionne sur la p. 135 « Marguerite-Delacharlonny. Manufacturier (aluns et couperoses) ».

12 Jorrand 1988, 7 (cf. note 5) pour les documents d'archives concernant cette usine, conservés au musée de Laon.

13 Il y avait une vitrine avec les produits de l'usine d'Urcel : M. P. Kienlen, « Notes rétrospectives sur les gros produits chimiques à l'exposition universelle internationale de Paris en 1889 », *Le Moniteur scientifique du Docteur Quesneville* 608, 1892, 35.

14 *Catalogue général officiel de l'exposition universelle* de 1889, t. 6, 31.

15 Archives du musée de Laon.

16 « Sur l'hydrate type du sulfate d'alumine neutre », sér. 6 t. 1, 1884, 425–432.

17 En 1887 « Un nouvel engrais destructeur des parasites du sol (le sulfate de fer en agriculture) », 346 ou en 1890 « Le fer dans la végétation ».

18 En 1888 : « Effets du sulfate de fer comme engrais en horticulture », 334–335, « Renseignements pratiques sur les doses de sulfate de fer à employer en horticulture », 367–369, « Méthode simple de transplantation des gros arbres », 499–502, « Sulfate de fer et les engrais chimiques en horticulture », 513–515.

19 En 1889 : « Sur l'emploi des herbes de marais comme litière », 370–371 et « Sur les résultats récents de l'emploi du sulfate de fer en agriculture », 371–372. En 1890 : « Effets du sulfate de fer sur les récoltes et les maladies des plantes en 1889 », 873–875.

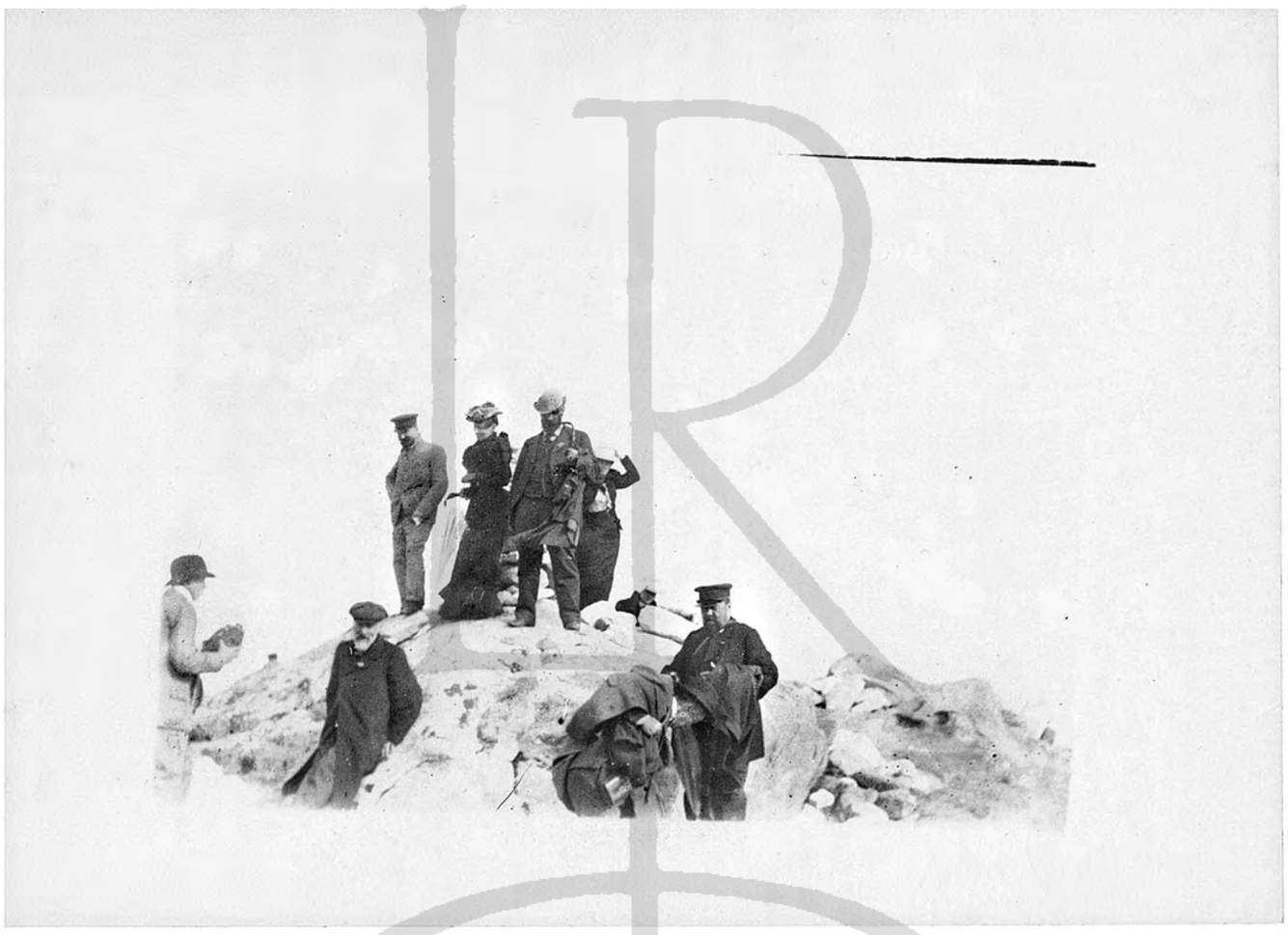


Fig. 3 P. Marguerite de la Charlonie lors d'un de ses voyages, cliché non daté, archives du musée de Laon (© Musée du Pays de Laon)

dans la végétation (Paris 1884) et *Le sulfate de fer en horticulture* (Paris 1889). Son activité chimique et agricole et ses écrits eurent une certaine résonance. L'ingénieur est cité en référence pour sa fabrication de l'alun industriel[20] et du sulfate de fer et leurs applications à l'agriculture[21].

À Urcel, P. Marguerite s'investit aussi dans la mairie en tant que conseiller municipal au moins jusqu'à 1907[22]. Son activité industrielle dans la manufacture est attestée principalement jusqu'en 1900. C'est alors que l'ingénieur commença à entreprendre des voyages et à se passionner pour l'art antique et notamment l'art grec. Sa vie privée peut être retracée grâce à des écrits personnels qui se trouvent aujourd'hui au musée de Laon[23]. Il s'agit notamment de ses agendas détaillés, de lettres et cartes postales reçues et de brouillons ou copies de lettres envoyées, dans lesquels il signait désormais P. Marguerite de la Charlonie. S'y trouvent aussi des comptes et des quittances, des prospectus et même quelques photos et croquis, qui permettent de retracer ses préoccupations presqu'au jour le jour. On y perçoit bien le net tournant qu'il donna à sa vie à la toute fin du XIXe siècle.

En 1896, quatre ans avant le décès de son père, il fit en effet construire à Nice une vaste villa, la villa Carlonia (13, rue Maccarani) – qu'il légua après sa mort à la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes et dans laquelle se trouve aujourd'hui aussi le siège du consulat de Grèce –, où il séjourna régulièrement. La majorité du temps, il résidait toutefois à Paris, au 21, rue Bonaparte. À partir de 1898, il entreprit des voyages en Méditerranée (fig. 3), le premier étant une croisière organisée à Pâques pour la découverte de la Grèce et de Constantinople par la *Revue générale des sciences pures et appliquées* à bord du paquebot Orénoque[24] de la Compagnie des Messageries Maritimes.

20 E. Lequin, « Grande industrie chimique. Rapport », in A. Picard (éd.), *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapports du jury international. Groupe V – Industries extractives. Produits bruts et ouvrés (2e partie), classes 45–47*, Paris 1891, 141. 144–145 (fabrication d'alun).

21 L. Geschwind, Ch. Th. Salter, *The manufacture of alun and the sulphates and other salts of alumina and iron; their uses and applications as mordants in dyeing and calico printing, and their other applications in the arts, manufactures, sanitary engineering, agriculture, and horticulture* (Londres/New York 1901), 26. 113. 266–267. 370. Aussi dans *Beiblätter zu den Annalen der Physik und Chemie, Namenregister zum 1.–15. Bande (1877–1891)* zusammengestellt von Fr. Strobel (Leipzig 1893), 111. 431.

22 Jorrand 1988, 7 (cf. note 5).

23 Je dois un grand merci à Mme Jorrand qui m'a facilité l'accès à ces archives, grâce à ses travaux de systématisation et sa disponibilité.

24 Dépliants pour le voyage, archives du musée de Laon ; *Revue générale des sciences* de 1898. L'ingénieur confirme sa présence à bord de ce paquebot dans une lettre à Denyse Le Lasseur du 5 juin 1917 : « le bateau l'Orénoque sur lequel j'ai fait mon premier voyage en Grèce vient de résister triomphalement à un sous-marin allemand », archives du musée de Laon.

Fondée par le scientifique Louis Olivier[25] – travaillant entre autres dans l'industrie textile et sur les sulfates – la revue organisait des croisières de découverte dans lesquelles se mêlaient savants, ingénieurs, historiens et archéologues plus ou moins connus. Cette croisière le conduisit à Delphes, Olympie, Athènes, Délos et même sur le site des anciennes mines d'argent du Laurion. Peut-être était-ce l'intérêt qu'il portait aux anciennes mines d'alun de la mer Égée qui l'avait conduit à entreprendre ce voyage auquel participait l'ingénieur des mines Louis de Launay qui avait dressé la carte de toutes les richesses minières de la région. Suivirent d'autres voyages entre 1900 et 1912, en Grèce (dont celui de 1902 à bord du paquebot Sénégal auquel participa aussi Th. Homolle, le directeur de l'École française d'Athènes), en Asie Mineure, en Bosnie-Herzégovine, en Palestine et en Syrie, en Tunisie, en Algérie et en Maroc. La dernière croisière à laquelle il prit part fut probablement celle qui le conduisit en Grèce, en Turquie et en Sicile en 1919[26].

Est-ce la croisière de 1898 qui fit naître en lui la passion de la Grèce antique ? Quoi qu'il en soit, le fait est qu'à partir de 1900, P. Marguerite se mit à suivre des cours sur l'art antique à l'École du Louvre[27], notamment ceux sur les vases et figurines en terre cuite grecs d'Edmond Pottier[28], conservateur du département des Antiquités orientales et plus tard ceux d'Étienne Michon[29]. Il suivit aussi les cours généraux d'E. Pottier sur l'art antique à l'École des Beaux-Arts et découvrit l'enseignement de l'art antique dispensé par Maxime Collignon[30], professeur à la Sorbonne, et Ernest Babelon, directeur du Cabinet des Médailles. C'est dans ces cours qu'il se lia d'amitié avec des hommes et, plus encore, des femmes, souvent de bonnes familles, avec lesquels il se réunissait régulièrement les vendredis après-midi dans son appartement de la rue Bonaparte, pour des conversations sur l'Antiquité et pour discuter entre autres de ses acquisitions d'objets antiques. Parmi ces personnes se trouvaient notamment la future archéologue Denyse Le Lasseur, Madeleine Massoul devenue ensuite une archéologue spécialisée dans la céramique, Gabrielle H. Marquant, Simone Pépin Lehalleur, Mme Van Diest, Edmond Feineux ou encore Mlle Louise de La Coulonche, fille d'Alfred de La Coulonche et petite-fille d'Amédée Daveluy, le premier directeur de l'École française d'Athènes[31]. Il y avait aussi Marguerite Morand-Vérel, à laquelle il était apparenté[32], qui demeurait 48, rue Jacob et qui devint attachée au département des Antiques du Louvre.

Il adhéra aussi à des associations et sociétés savantes, comme l'Association pour l'encouragement des études grecques (entre 1903 et 1920)[33], la Société nationale des antiquaires de France (entre 1908 et 1920)[34], la Société des amis du Louvre (au moins entre 1913 et 1917)[35] ou celle des Lettres, Sciences et Arts de Nice[36].

Quand, en 1914, la guerre éclata et que sa demeure, sa manufacture et son domaine agricole d'Urcel furent brûlés, son port d'attache fut alors désormais de nouveau Paris et ses principales préoccupations furent d'un genre différent.

Le collectionnisme

Une lettre à son amie Madeleine Massoul qui venait de perdre son père, trouvée au hasard de la recherche dans les archives de P. Marguerite de la Charlonie, dévoile la circonstance précise des débuts de son parcours de collectionneur d'art :

« Les études sont les seuls dérivatifs à ces douleurs. Moi-même, c'est le jour de l'enterrement de mon père, partant seul du cimetière, abandonné de mes parents et de mes amis dont aucun n'avait songé à m'éviter la triste solitude d'un pareil moment que je me suis fait archéologue en achetant à quelques pas même du cimetière mon premier vase antique »[37].

Le père de P. Marguerite de la Charlonie fut enterré le 23 juin 1900 au cimetière de Montmartre; c'est donc chez un marchand d'art du XVIIIe ou du IXe arrondissement que s'était vraisemblablement effectué ce premier achat, qui aboutit en une vingtaine d'années à une collection de presque deux mille pièces, si l'on se fie à l'inventaire dressé après son décès où sont comptabilisées 2097 pièces d'art en tout. Les objets antiques (désignés comme « Antiquités Grecques [et Romaines] ») en constituent la plus grande partie, dont le présent catalogue de marbres antiques atteste la cohérence. Ces pièces portent dans l'inventaire une numérotation supplémentaire, ajoutée derrière le dénombrement général, allant de 1 à 1708.

Comment P. Marguerite de la Charlonie s'était-il procuré les pièces antiques ? Il existe, en fait, très peu d'indices concernant d'éventuels achats réalisés lors de ses voyages. Dans son agenda du premier trimestre de 1919, dans lequel

25 Bernard Seydoux, « Louis Olivier (1854–1910), homme de science, de culture et d'entreprise », *Bulletin de la Société de l'histoire d'Elbeuf* 51, 2009, 45–54.

26 Archives du musée de Laon.

27 Pour les cours et ses fréquentations autour de l'École du Louvre à partir de documents d'archives du musée de Laon, cf. principalement K. Kaderka, « La collection Paul Marguerite de la Charlonie (1844–1921) au Musée d'art et d'archéologie de Laon », in *Collections et collectionneurs d'antiquités en Europe à la Belle Époque (fin XIXe siècle–1914)*, Actes du colloque international (Paris 7–9 novembre 2019), à paraître.

28 Les références à des cours d'E. Pottier sont nombreuses dans les lettres conservées aux archives du musée de Laon, par ex. celles échangées avec Louis-Joseph le 14 mars et le 3 mai 1913 et avec S. Pépin Lehalleur le 31 octobre 1917 ou le 7 janvier 1919.

29 Cf. échanges avec L. de La Coulonche du 2 novembre et du 15 décembre 1919, archives du musée de Laon.

30 P. Marguerite échangeait les notes des cours de M. Collignon notamment avec Denyse Le Lasseur, cf. leur correspondance de 1917 ; des notes et des croquis de ces cours sont aussi partiellement conservés (années 1907 et 1913/1914), archives du musée de Laon.

31 Les lettres échangées avec ces dames et demoiselles se trouvent aux archives du musée de Laon. Certaines sont traitées dans Kaderka, à paraître (cf. note 27).

32 Connue sous le nom de Mme Morand-Vérel, puis Madame Chevallier-Vérel, elle était la fille d'Albert Vérel, lequel était apparenté à la famille Marguerite. Elle entra au musée du Louvre en 1910. Notons qu'elle donna, en 1931, une conférence sur l'art grec aux élèves de l'École centrale. Cf. Allocution de J. de Romilly, *Revue des Études grecques*, 1963, 23.

33 Convocations à des séances et des réunions, archives du musée de Laon.

34 Des reçus existent, attestant que P. Marguerite avait payé sa cotisation entre 1908 et 1920, archives du musée de Laon.

35 Parmi les nombreux documents attestant qu'il était membre, se trouve sa carte d'association, n° 1785, de 1913, et une convocation à l'assemblée générale datant du 15 janvier 1917, archives du musée de Laon.

36 Une convocation à une séance et un compte rendu d'un voyage en Grèce en 1910 sont mentionnés dans Jorrand 1988, 6. 8 (cf. note 5).

37 Lettre de 14 mai 1917 écrite par P. Marguerite de la Charlonie à Madeleine Massoul, archives du musée de Laon.

il décrit de manière très détaillée son voyage effectué depuis Marseille pour visiter les sites de la Grèce et de l'Asie Mineure, il donne quelques détails sur des petits fragments ramassés au hasard et sur quelques achats mineurs. Il indique ainsi avoir pris le 13 avril 1919 à Olympie « quelques fragments du marbre du pavage du temple de Jupiter et un fragment de pavage en brique striée venant de la palestre, un morceau de colonne », puis le lendemain à Délos « des fragments de poterie et des roches » mais qu'un soldat gardien lui avait fait jeter, avant de lui offrir finalement « une charmante petite lampe grecque » pour laquelle il avoue lui avoir glissé 1 Franc… Il ajoute avoir tout de même pu emporter de l'île des fragments de poterie et de mosaïque. Le jour suivant, c'est à Nauplie qu'il acheta « une lampe et une monnaie » dont il n'était pas sûr de l'authenticité, puis à Argos « un vieux pot grec ». Le 18 avril il raconte avoir rapporté « un morceau de mosaïque des fouilles » du site d'Éleusis, et deux jours après des fragments de poterie de Troie, où il acheta ensuite « deux petits vases l'un grec, l'autre romain ». Il s'agit ici manifestement plutôt de souvenirs de voyage que d'achats méthodiques. On ne retrouve, du reste, aucune mention de tels fragments dans l'inventaire après décès.

Ses achats ciblés se faisaient en premier lieu sans aucun doute dans les maisons de vente et notamment à l'hôtel Drouot, car un nombre très important de ses lettres et d'annotations figurant dans ses agendas en fournissent des indices. Très souvent il est fait référence à des vases ou à des figurines en terre cuite, plus rarement à des sculptures, mais la nature très floue de ces remarques ne permet que dans de très rares cas de les rattacher à des pièces précises de sa collection. C'est toutefois le cas dans une lettre que P. Marguerite de la Charlonie écrivit en février 1920 à son amie Louise de La Coulonche[38], l'informant d'un achat précis (et sans manquer d'ajouter une remarque aigre sur Salomon Reinach qu'il critique souvent dans ses lettres) : « Il y avait hier une vente à Drouot mais il n'y avait qu'un petit marbre, une tête de Dioscure, je fus heureux de l'acheter. Reinach était là mais il n'a même pas mis d'enchère. Il a acheté un vase (28 [le reste illisible]) dont je n'aurais pas donné 60 f. ». En effet, la pièce n° 11 « Tête de Dioscure » se trouve bien dans le catalogue de vente Drouot du 19–21 février 1920. Une « tête d'enfant antique », achetée probablement au même endroit, pourrait bien être le n° 13 « Tête d'Éros endormi »[39]. Dans une autre lettre à la même amie[40], P. Marguerite mentionne « quelques achats à l'hôtel Drouot » où les prix auraient, selon ses termes, fortement augmenté. Il nomme ainsi « une colombe en marbre et une tête de Dionysos d'époque un peu basse mais pour une fois intéressante par comparaison avec une autre que je possède », puis « quelques terres cuites surtout archaïques ».

Si nous savons qu'il avait assisté aux ventes les plus importantes de l'époque, comme celle de Warneck en 1905 ou celle de Pozzi en 1919 (et non à celle de Maxime Collignon en 1920 du fait d'un empêchement[41]), il a été jusqu'alors impossible d'identifier des pièces qu'il aurait pu y acquérir, sauf peut-être pour celles mentionnées sur un reçu de la vente Warneck « n° 347, 3 pièces acquis pour 21, 10 f + frais 2, 10 faisant un total de 23, 20 », des figurines en terre cuite et plus précisément « Trois têtes d'Éros, dont deux dorées, Smyrne »[42] qui pourraient bien être celles présentes dans la collection du musée de Laon[43]. En ce qui concerne la sculpture en pierre, il a été possible de remonter à la vente Serrure à Paris en décembre 1900 pour la pièce n° 6 « Statuette d'Asclépios provenant de Lokroi Epizepyrioi » et à celle de Talbot Ready à Paris en 1919 pour la pièce n° 63 « Tête de servante provenant d'une stèle funéraire » [44]. Le n° 76 « Stèle à en-tête de décret » provient vraisemblablement de la collection Louis De Clercq.

Une partie importante des archives du collectionneur concerne les marchands d'art[45]. Des notes dans son agenda et surtout des lettres, brèves ou couvrant plusieurs pages, témoignent de la manière dont fonctionnait le marché de l'art en dehors des salles de ventes. Les marchands y essayaient d'attirer l'attention sur des pièces provenant du bassin méditerranéen et les acheteurs les sollicitaient pour les pièces qu'ils recherchaient. Dans l'agenda du deuxième trimestre de 1915, sur les pages des 17 et 18 mai, on peut par exemple suivre les acquisitions du collectionneur faites précédement et même apercevoir le nom du marchand d'art É. D. Pignatelli :

« Antiquités 26 mars Vase Chypre 200 f ; 1 vase corinthien (Pignatelli) 80 f ; 1 vase corinthien conique 20 f ; [2 poignées ?] 20 f ; 7 avril vase mycénien 120 f ; 3 vase égyptiens (Pignatelli) 80 f ; 14 mai 2 plats Bérain 14.30 ; 1 bol Rhagès 62.70 ; 2 vases grecs 12.20 pourboire 0.30 voiture 1.05 ; 21 mai homme couché 85 f ; 2 enfants 30 f bas-relief 5 f. Total 730.55. Échange Rhagès 60 total 790.55 ; en juin 218.90 total 1009.45. ».

Les échanges de P. Marguerite de la Charlonie avec les marchands d'art sont fréquents. La majorité étaient établis à Paris, même si, en 1902, il négocia aussi avec le marchand d'art Nostrakis, établi à Athènes (3, rue Zacharistos). À Paris, dès 1902, il traita avec M. E. Hambar (39, rue Lafitte) et avec L. Bozzi (24, bd des Batignolles) ; à partir de 1905 avec E. P. Triantaphylos et avec J. de Salomos (4, rue Audran) mais il accusa bientôt ce dernier de lui avoir vendu des faux[46] et il cessa aussitôt toute relation avec lui. Dès 1906 il échangea avec M. E. Pierron et à partir de 1907 avec Étienne D. Pignatelli (2, rue Richer et 6, 7 et 8, Galerie Montpensier), S. Castellanos

38 Lettre écrite à Louise de La Coulonche le 20 février 1920, archives du musée de Laon.

39 Lettre écrite à Louise de La Coulonche le 9 mars 1920, citée aussi p. 48, archives du musée de Laon.

40 Lettre écrite à Louise de La Coulonche le 15 décembre 1919, archives du musée de Laon.

41 Un échange intéressant entre Feuardent frères (4, rue Louvois), experts de la vente Collignon, et P. Marguerite existe dans les archives du musée de Laon (lettre de décembre 1919 et la réponse du 7 janvier 1920) dans lequel le collectionneur demande les estimations pour des pièces particulières de la vente et obtient, après la vente, les prix obtenus.

42 Catalogue de vente Drouot 13–16 juin 1905 (succession Mme E. Warneck, salle n° 6) (vente du jeudi 15 juin 1905), 53 n° 347.

43 Laon, musée d'art et d'archéologie, n° inv. 37.552 et 37.554 pour les deux têtes dorées.

44 À côté de la lettre à Madeleine Massoul, citée p. 96, il en existe dans les archives du musée de Laon encore une autre, à Mme Marquant du 8 septembre 1919, mentionnant « J'ai fait quelques achats dont une tête de stèle grecque du IVe analogue à une de celles de la stèle Calissto ».

45 Ces échanges, restés regroupés dans une boîte depuis le temps de P. Marguerite de la Charlonie, ont été préalablement triés par Mme C. Jorrand.

46 Lettres du 18 novembre 1910 de P. Marguerite adressées à Jean de Salomos et à un certain Monsieur Nicolas, pour lequel le premier a servi d'intermédiaire, archives du musée de Laon.

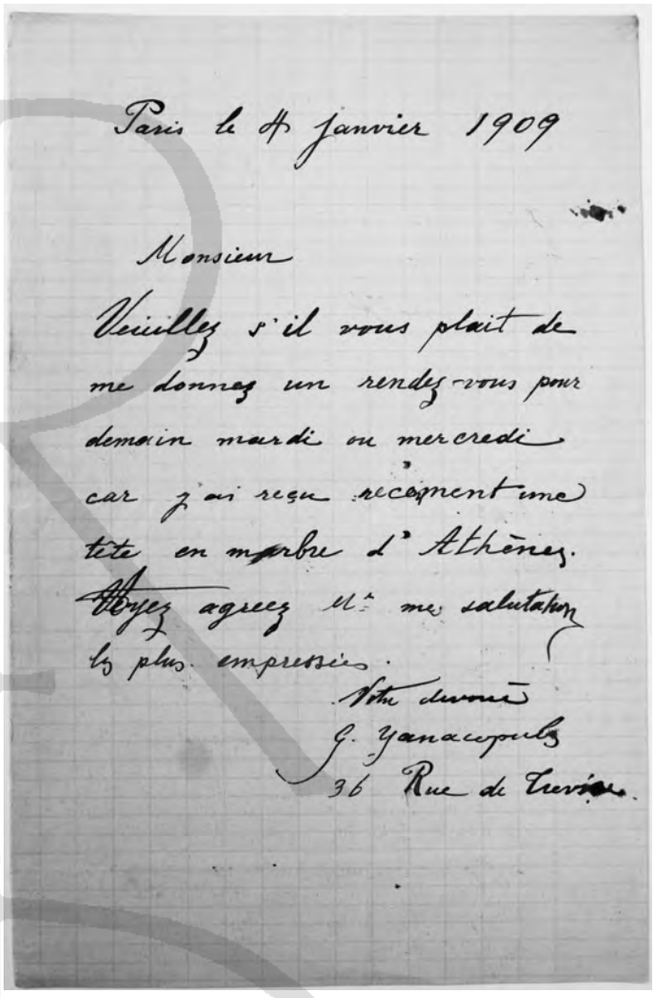
(18, rue Bachaumont), Ferdinand Dupré (78, rue de Rennes), Georges Manolakos (4, rue de Chateaudun, plus tard 24, rue Buffault), les Kalebdjian Frères (32, rue Pelletier). À partir de 1908, il traita avec C. A. Lembessis (rue Royale) et dès l'année suivante avec A. Philippéo et Georges S. Yanacopoulos (36, rue Trévise, puis 37, bd Malesherbes), puis, à partir de 1913 avec Rina Dimitriou (24, rue des Carmes, puis 36, rue de Trévise), R. Nicoud (56, bd Beaumarchais et 10, rue Saint-Lazare), Mme Hambar (23, rue des Martyrs). À partir de 1914 il négocia avec J. Altounian (6, rue Buq), Jean Enkiri (46, rue de Grenelle), Georges Hadjidimitriou et Mr Deville (Lérouville dans la Meuse) et en 1915 il échanga encore avec M. Fotopoulos (20, rue des Écoles).

D'ordinaire, les objets proposés par les marchands d'art n'étaient pas nommés ou décrits par eux de manière détaillée. Il demeure ainsi impossible de les rattacher à des pièces précises, comme en témoigne l'exemple reproduit (fig. 4) et retranscrit ci-dessous :

« Paris le 4 janvier 1909
Monsieur,
Veuillez s'il vous plait de me donnez un rendez-vous pour demain mardi ou mercredi car j'ai reçu recemment une tête en marbre d'Athènes. Veyez agreez Mr mes salutations les plus empressées.
Votre devoué G. Yanacopoulos
36 Rue de Trevise ».

Il est possible que cette lettre se réfère à la tête n° 37 « Tête féminine » mais elle peut très bien se rapporter à une tout autre pièce.

Les archives de P. Marguerite de la Charlonie ne permettent que dans de rares cas de remonter aux provenances, notamment pour les sculptures en marbre. Des exceptions sont représentées par le n° 44 « Fragment de patte de lion », acheté chez le marchand Lembessis en 1915 et par le n° 102 « Relief de griffon biface », acheté en 1917 chez Pignatelli [47]. Si la statue n° 31 « Statue d'enfant au manteau » avait été proposée en 1916 par la marchande Rina Dimitriou à la Ny Carlsberg Glyptothek, il est vraisemblable aussi que ce soit cette dernière qui l'ait finalement vendue à P. Marguerite de la Charlonie, puisque leurs échanges attestent qu'ils traitaient alors ensemble[48]. Plusieurs pièces peuvent être rattachées à des sites antiques précis dont Athènes, comme le n° 15 « Hérakleiskos », rapporté par l'intermédiaire du marchand Alexandros Xakoustis, le n° 60 « Stèle funéraire fragmentaire avec un homme et une inscription » qui avait autrefois appartenu à l'archéologue A. N. Skias, lequel en avait fait l'acquisition à Athènes auprès d'un enseignant local, ou le n° 62 « Fragment de stèle funéraire attique » vendu par le marchand K. Polychronopoulos. Si, pour ces pièces, la provenance d'Athènes est assurée, comme d'ailleurs pour de nombreuses stèles et reliefs funéraires attiques de la collection, il n'en demeure pas moins qu'il faut rester vigilant lorsqu'il s'agit d'objets indiqués comme provenant de la capitale grecque, car cela leur conférait une attractivité particulière et justifiait un certain prix. Il a été encore possible de remonter à d'autres provenances : Argos pour le n° 10 « Tête de Dioscure » ou la ville serbe de Bitola (appartenant jadis au royaume de Macédoine) pour le n° 45 « Tête d'Alexandre le Grand (?) ». Le n° 67 « Fragment de stèle funéraire hellénistique » fut de son côté mis au jour à Smyrne où il se trouva ensuite dans une collection privée et le n° 71 « Stèle punique » découvert à Carthage lors des fouilles militaires. Le n° 3 « Torse de statuette d'Aphrodite détachant sa sandale » provenait quant à lui d'Égypte.


Paris le 4 janvier 1909

Monsieur

Veuillez s'il vous plait de me donnez un rendez-vous pour demain mardi ou mercredi car j'ai reçu recemment une tête en marbre d'Athènes. Veyez agreez Mr mes salutations les plus empressées.

Votre devoué
G. Yanacopoulos
36 Rue de Trevise.

Fig. 4 Lettre de G. Yanacopoulos, marchand d'art, 4 janvier 1909, archives du musée de Laon (© K. Kaderka)

Il y eut aussi des collectionneurs qui proposèrent directement des pièces à P. Marguerite de la Charlonie, attestant qu'en quelques années il s'était fait une solide réputation. Ses archives en livrent plusieurs témoignages qui se rapportent uniquement à des figurines en terre cuite. En juillet 1911, Amédée de Caix de Saint-Aymour, linguiste, historien mais aussi archéologue et amateur d'art antique, lui proposa ainsi sa collection :

« Au moment de quitter Paris quelqu'un m'a affirmé que vous collectionnez les terres cuites antiques. Ayant une assez jolie série (une centaine) de figurines grecques et de vases re-

47 Cf. notices du catalogue. Sur les provenances établies grâce aux archives du musée de Laon, aussi Kaderka, à paraître (cf. note 27).

48 Dans une lettre de 10 mars 1916, Rina Dimitriou signale à P. Marguerite la venue des nouveaux objets.

cueillis depuis plus de 40 ans et dont je désirerais me défaire, je prends la liberté de venir vous demander si vous seriez amateur (…) »[49].

Il n'est pas certain que Paul Marguerite en fit l'acquisition, mais plusieurs échanges de lettres mentionnent des prises des rendez-vous entre 1911 et 1913[50]. En octobre 1914, un certain E. Julien demeurant 23, rue Lavoisier, sans doute un marchand d'art, car il est désigné comme « expert »[51], lui proposa ses propres « collections de terre cuite à vendre d'un bloc avec (?) les vitrines ». Il paraît vraisemblable que lui aussi en ait vendu un certain nombre à P. Marguerite, car une semaine après leur premier échange, celui-ci renvoya une lettre dans laquelle il disait être : « d'accord avec votre estimée lettre je ne vous demande pas l'adresse de Pignatelli et ne l'inclus pas dans mon projet pour les 25 statuettes restantes. À un de ces prochains jours quand vous serez vaillant comme avant-hier. »[52]. Ce même homme traitait aussi avec le Louvre et servait d'intermédiaire pour d'autres marchands d'art. Il écrit en effet : « J'ai enfin vu au Louvre mon buste phénicien dans la salle des origines. Monsieur Manolakos m'a pris 3 terre cuites. Mon stock restant n'est plus bien lourd je n'achèterai plus que des statuettes pour moi-même »[53]. Il y avait même de petits collectionneurs qui lui proposaient des pièces, comme un certain L. Fontaine, domicilié au 11, quai de Bourbon, rédacteur principal à la préfecture de la Seine :

« Je suis possesseur de 2 statuettes en terre cuite antiques pour lesquelles je désirerais trouver un acquéreur. M. Triantaphyllos, rue Cambon, m'a engagé à vous les soumettre et après les avoir bien examinées a pensé qu'elles vous intéresseraient. Elles ont environ 20 cm de hauteur et leur prix est modéré »[54].

En 1919, P. Marguerite de la Charlonie fut encore sollicité de manière particulièrement pressante, si l'on en croit cette lettre :

« Aujourd'hui vente d'antiquités. J'ai fait quelques achats. Tous les marchands se plaignent qu'il ne vient rien de Grèce aussi les prix montent pour ce qui est en France. Ils me tourmentent tous pour que je leur vende ma collection. L'un d'eux m'a dit, aujourd'hui faites le prix de ce qu'elle vous coûte en bloc et je m'engage à vous payer le quadruple de ce prix si vous voulez me la céder. Vous pensez bien que je ne cède pas à la tentation. »[55]

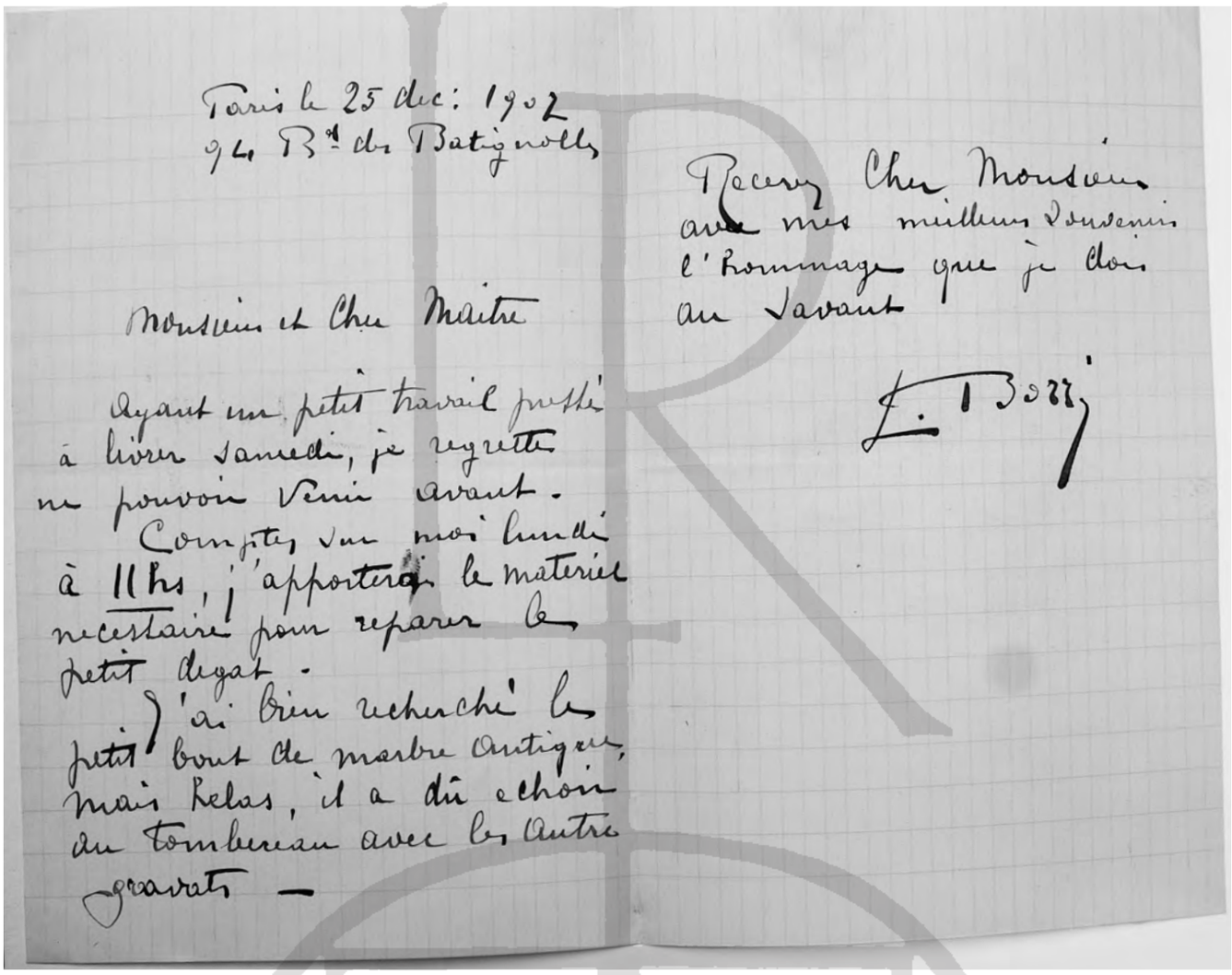
Cependant l'objectif de léguer sa collection pour l'intérêt public, tel qu'on le verra plus loin, demeura chez lui inébranlable.

Quelles tâches pour un collectionneur ?

La collection devint peu à peu pour P. Marguerite de la Charlonie son principal objet de préoccupation. Il est possible qu'il se soit même mis à échanger certaines des pièces acquises avec d'autres. On dispose en effet d'indices pour certaines acquisitions qu'on ne retrouve pas ensuite dans l'inventaire après décès. C'est le cas pour la « statue de Corée », « n° 21 » de la vente Sambon pour laquelle il aurait payé 122 f + 12,20 f ce qui donnait un total de 134,20 f[56] ou le « n° 222 acquis pour 38,10 f + frais 3, 80 faisant un total de 41,90 »[57], un « perroquet antique en bronze »[58], assurément pas antique et provenant de la vente Warneck.

Des échanges avec les artisans et des reçus révèlent les dépenses que le collectionneur engagea pour la confection de socles (par exemple chez E. Guillemard, marbrerie d'art et de commerce au 92, rue Amelot[59] ou chez H. Boussugue au 21, rue de Seine et 22, rue Mazarine[60]) et la fabrication des vitrines (principalement en chêne chez L'Hoste et Bernel au 4, passage Saint-Pierre-Amelot[61]). Il existe aussi des documents qui témoignent du travail effectué par des artisans ou des sculpteurs sur les pièces qu'il avait acquises, en les arrangeant ou en les restaurant. Ainsi le marchand d'art L. Bozzi, confirma-t-il fin décembre 1902 venir réparer des pièces en indiquant avoir recherché un bout de marbre antique qu'il ne retrouvait pas (fig. 5)[62]. Plus tard il demanda au collectionneur : « Voulez-vous que je vienne dimanche ou un autre jour pour la retouche du nez de votre Alexandre ? »[63] (le n° 45 « Tête d'Alexandre le Grand (?) » ?). Une autre référence de 1902 (?) indique « Reçu de M. Marguerite une tête en marbre moulée sur socle en marbre noir avec planche de marbre dessus pour en refaire le nez et réparer les cassures aux sourcis (…) » (fig. 6a, b)[64]. Le croquis annexé de la tête suggère qu'il pourrait s'agir de l'objet n° 65 « Tête féminine provenant d'un relief ». Le céramiste E. Lageois (132, rue de Turenne) procéda à son tour, de 1911 à 1920 au moins, à de nombreuses réparations sur des vases de la collection. Entre 1918 et 1919, plusieurs échanges laissent aussi entendre que le jeune sculpteur Pierre-Louis Peyranne vint restaurer les pièces de marbre. C'est peut-être de lui dont il est question lorsque P. Marguerite se désista, en jan-

49 Lettre du 12 juillet 1911 de la part d'Amédée de Caix de Saint-Aymour à P. Marguerite, archives du musée du Laon.
50 Lettres des 6 et 8 novembre 1911 et des 28 et 29 janvier 1913 d'Amédée de Caix de Saint-Aymour à P. Marguerite, archives du musée de Laon.
51 Lettre du 1 octobre 1914 d'E. Julien à P. Marguerite, archives du musée de Laon.
52 Lettre du 7 janvier 1914 d'E. Julien à P. Marguerite, archives du musée de Laon.
53 Lettre du 15 janvier 1914 d'E. Julien à P. Marguerite, archives du musée de Laon. Il fait aussi référence, dans une autre lettre, à une « incomparable terre-cuite que j'ai vendue au Louvre » (Lettre du 7 janvier 1914 de la part d'E. Julien à P. Marguerite, archives du musée de Laon).
54 Lettre non datée de L. Fontaine à P. Marguerite, archives du musée de Laon.
55 Lettre du 28 octobre 1919 de la part de P. Marguerite à Simone Pépin Lehalleur, archives du musée de Laon. Dans trois autres lettres non datées, il lui propose quelques autres statuettes ou petits objets d'art.
56 Lettre à E. Julien expert (10, rue de Mogador) du 6 décembre (1911 ?), archives du musée de Laon.
57 Lettre à P. Marguerite de la Charlonie de Paul Chevallier, commissaire-priseur de la vente Warneck, du 16 juin 1905, archives du musée de Laon.
58 Catalogue de vente Drouot 13–16 juin 1905 (succession Mme E. Warneck, salle n° 6) 30 n° 222 (vente du vendredi 16 juin 1905).
59 Reçu acompte de 20 f pour un socle en marbre avec dessin, du 20 avril 1909, archives du musée de Laon.
60 Reçu de 130,35 f pour la fabrication de socles et la pose de sculptures sur ces socles, du 22 septembre 1912, archives du musée de Laon.
61 Reçus du 20 mars et du 29 mai 1906, archives du musée de Laon.
62 Lettre à P. Marguerite de la Charlonie de L. Bozzi demeurant au 94, bd des Batignolles, du 25 décembre 1902, archives du musée de Laon.
63 Lettre à P. Marguerite de la Charlonie de L. Bozzi du 29 janvier 1908, archives du musée de Laon. Un reçu d'un montant de 80 f daté du 24 avril 1908 se trouve aussi dans les archives.
64 Reçu du février 1902 (?), sans nom, archives du musée de Laon.



Paris le 25 dec: 1902
94 Bd des Batignolles

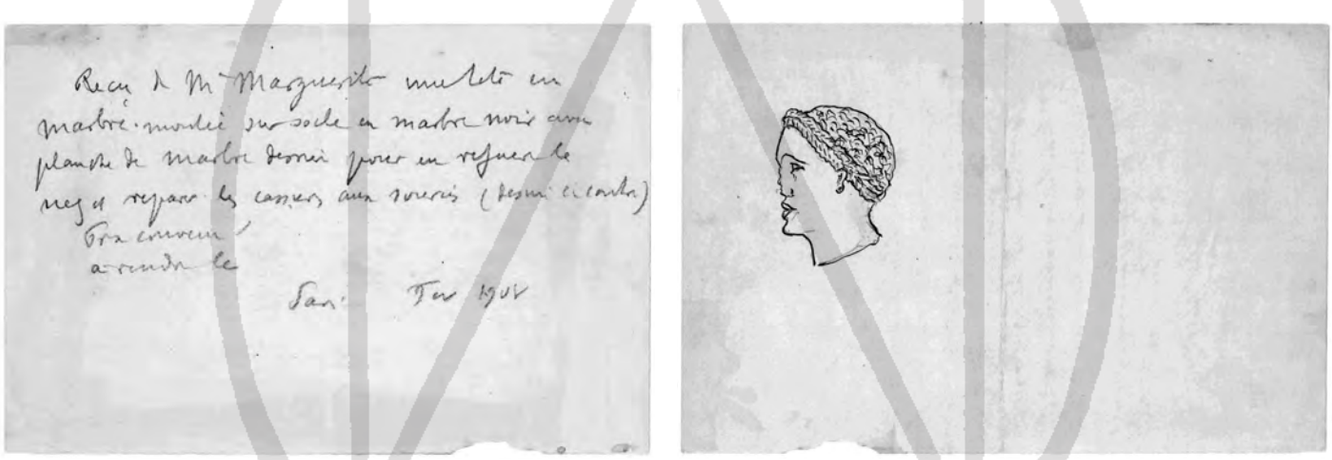
Monsieur et Cher Maître

Ayant un petit travail pressé à livrer samedi, je regrette ne pouvoir venir avant.
Comptez sur moi lundi à 11hs, j'apporterai le materiel necessaire pour reparer le petit degat.
J'ai bien recherché le petit bout de marbre antique, mais helas, il a dû echoir au tombereau avec les autres gravats —

Recevez Cher Monsieur avec mes meilleurs souvenirs l'hommage que je dois au savant

L. Bozzi

Fig. 5 Lettre de L. Bozzi, marchand d'art, 25 décembre 1902, archives du musée de Laon (© K. Kaderka)



Reçu de Mr Marguerite une tête en marbre moulée sur socle en marbre noir avec planche de marbre dessus pour en refuser le nez et reparer les cassures aux sourcils (dessin ci contre)
Prix convenu
à rendre le
Paris Fev 1908

Fig. 6 a, b Récépissé avec croquis pour la réparation d'une tête antique, probablement la sculpture n° 65, non signé (vraisemblablement L. Bozzi, 1902), archives du musée de Laon (© K. Kaderka)

vier 1919, d'un rendez-vous amical en expliquant : « Demain j'ai un sculpteur qui vient tout l'après-midi travailler sur mes marbres antiques. »[65]. De nombreuses pièces de marbre étudiées présentent des restaurations modernes, en marbre mais aussi en plâtre, que l'on peut supposer, pour certaines, être liées à ces interventions, comme le n° 22 « Tête d'*Oceanus* »

65 Lettre à Mme Albert Aubry de P. Marguerite de la Charlonie du 15 janvier 1919, archives du musée de Laon.

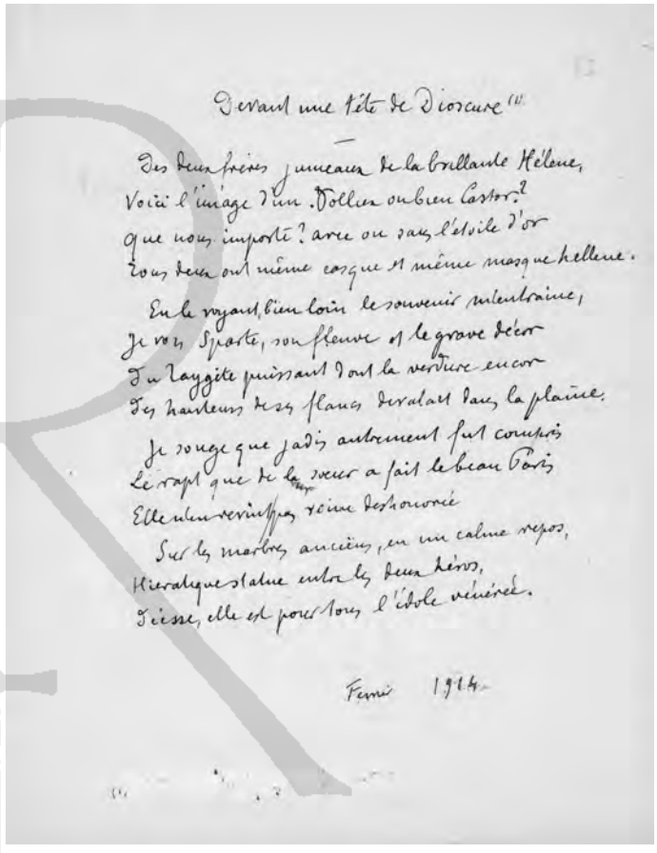
ou le nº 10 « Tête de Dioscure » qui comportent des retouches du même type.

C'est de toute évidence son métier d'ingénieur-chimiste praticien et son habitude des publications scientifiques qui l'avaient incité à entreprendre des petites expérimentations sur des pièces antiques et notamment la céramique. Ainsi se concentra-t-il sur des vases attiques d'une couleur particulière, grisâtre-métallisée, qu'il tenta de regrouper et sur lesquels il publia l'article « Sur les vases antiques dits enfumés » (*Revue des Études grecques* 88, 1907, 232–239). L'étude trouvera néanmoins peu de résonance et suscita un certain scepticisme. Que les techniques de fabrication des vases grecs lui aient tenu à cœur est attesté par la lettre reçue en 1915 de Victor Toussaint : « Je vous rappelle votre promesse de venir voir ma collection et d'étudier les techniques de fabrication. Rendez-vous mercredi entre 5 et 7 h. »[66]. Dans une lettre à Simone Pépin Lehalleur, il fait part à son amie de son inquiétude au sujet de l'authenticité d'une lampe antique achetée avec un trou au milieu, peut-être fortement repeinte, malgré sa couleur antique. Il préconise : « pour voir si la couleur noire est antique, passez un linge imbibé d'alcool ou d'essence pour voir si la couleur ne sera pas diluée »[67].

Paul Marguerite de la Charlonie se consacra aussi à l'écriture de sonnets. Leur sujet concernait souvent la Grèce et plusieurs, parfois datés, se rapportaient à des pièces de sa collection et notamment à des sculptures : *Devant une stèle grecque* (1913) – nº 62, *Sur une tête d'Alexandre copie antique de celle de Lysippe signalée par Plutarque* (1913) – nº 45 (?), *Sur une tête antique trouvée en Macedoine* (janvier 1914) – nº 45 (?), *Devant un torse antique de jeune pécheur* [*sic*] (mars 1914)[68] – nº 33, *A propos d'un vase antique* (mars 1914), *Devant une tête de Dioscure* (février 1914) – nº 10 (fig. 7), *Sur une tête antique couronnée de raisins* – nº 99 (?), *Sur une tête antique de jeune fille trouvée en Asie Mineure*, *Sur un torse antique de jeune athlète* – nº 34, *Sur une tête antique de roi d'Asie* – nº 48, *Sur une tête de femme du Vᵉ siècle* – nº 37 (?), *Sur une tête de jeune fille grecque* – nº 85 (?). Ceux qui sont datés ont l'intérêt de fournir un *terminus ante quem* pour l'acquisition des pièces auxquels ils se rapportent. Les documents d'archives nous apprennent qu'il les fit imprimer et distribuer à certains proches. L'objectif était aussi de les léguer en plusieurs exemplaires « à toutes les personnes nommées dans mes dispositions testamentaires qui le désireront », ainsi qu'à certains musées et certaines sociétés figurant dans le legs[69]. L'un d'eux, adressé à un *Maître*, était de toute évidence dédié à Edmond Pottier :

« Vous nous avez conduit avec la Ceramique
Partout dans le domaine exquis de l'art antique
Chez ses maîtres Phidias, Alcamene et Myron (…) »[70].

Les bombardements meurtriers de Paris survenus entre 1917 et 1918 qui détruisirent des immeubles dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés incitèrent Paul Marguerite à mettre une partie de sa collection à l'abri à Sens, où son ami Edmond Feineux était conservateur du musée[71]. Il s'agissait notamment des terres cuites et des vases mais aussi de quelques marbres et autres objets qui furent ainsi transportés à Sens en 1918, puis récupérés dans la ville l'année suivante, après la signature de l'armistice. P. Marguerite fit les voyages seul, principalement en train mais à quelques reprises en voiture. Dans une de ses lettres il fait part de la complexité de ses voyages : « Pour mettre à l'abri les choses les plus précieuses que je possédais j'ai fait douze fois le voyage de Paris à Sens emportant dans des colis à la main le maximum de ce que je pouvais porter. Et je viens d'en faire trois pour commencer le retour. Ces voyages faits debout dans les couloirs et sans manger. Comment ai-je pu résister je me le demande ? »[72]. Le tout était aggravé par des crises aiguës à l'estomac dont le collectionneur souffrait depuis plusieurs années mais qui avaient alors considérablement empiré[73].


Devant une tête de Dioscure (II)

Des deux frères jumeaux de la brillante Hélène,
Voici l'image d'un : Pollux ou bien Castor?
que nous importe? avec ou sans l'étoile d'or
Tous deux ont même casque et même masque hellène.

En le voyant, bien loin le souvenir s'entraîne,
Je vois Sparte, son fleuve et le grave décor
Du Taygète puissant dont la verdure encor
Des hauteurs de ses flancs dévalait dans la plaine.

Je songe que jadis autrement fut compris
Le rapt que de la sœur a fait le beau Pâris
Elle en devint reine déshonorée
Sur les marbres anciens, en un calme repos,
Hiératique statue entre les deux héros,
Déesse, elle est pour tous l'idole vénérée.

Fevrier 1914

Fig. 7 Sonnet *Devant une tête de Dioscure*, concerne probablement la sculpture nº 10, P. Marguerite de la Charlonie, février 1914, archives du musée de Laon (© Musée du Pays de Laon)

66 Lettre du 9 avril 1915 de Victor Toussaint, 32 rue La Boétie, à P. Marguerite, archives du musée de Laon.
67 Lettre du 8 mai 1920 de la part de P. Marguerite de la Charlonie à S. Pépin Lehalleur, archives du musée de Laon.
68 Ce sonnet a été reproduit dans Kaderka 2019, 50–54.
69 Codicille du testament de P. Marguerite de la Charlonie du 21 novembre 1919, Arch. nat., Min. cent., XXXIV, 1683.
70 Sonnet sans titre et sans date, archives du musée de Laon.
71 Des échanges de lettres entre ces deux hommes se trouvent dans les archives du musée de Laon.
72 Lettre de P. Marguerite à M. Gignoux du 26 janvier 1921, archives du musée de Laon.
73 Lettre de P. Marguerite à Marie Deviolaine du 5 octobre 1919, archives du musée de Laon.

« Création à Paris d'un Musée de l'Hellénisme antique et moderne »

C'est sous ce titre que P. Marguerite de la Charlonie publia en 1915 dans la *Revue archéologique*[74] une note sur son projet de musée tel qu'il l'avait présenté le 1er juillet[75] devant l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. Il insistait d'emblée vouloir « faire appel uniquement à l'initiative privée ». Malgré les fonds qu'il avait investis dans sa collection d'art, son projet ne pouvait, en effet, aboutir sans le soutien financier de tiers. S'il se réfèrait dans sa note à des musées nés d'initiatives individuelles tels les musées Guimet, Cernuschi, d'Ennery, Dutuit et Jacquemart-André, il entendait faire de ce nouveau musée une entreprise collective à l'instar du musée des Arts décoratifs et sollicitait ainsi, dès le début de sa note, des conseils et des soutiens qu'il chiffrait à un million de francs.

Pour argumenter son projet au moment où les désastres de la Grande Guerre marquaient tant les paysages et les esprits, il risquait un parallèle entre les combats franco-allemands et ceux des Grecs contre les Perses au début du Ve siècle av. J.-C., en déclarant : « A la fin du VIe siècle la pensée des Hellènes, par suite de leur parenté ou de leurs rapports avec Ionie, est toute imprégnée d'asiatisme. (…) Après les Guerres Médiques, au contraire, le génie hellène dégage sa personnalité de pondération, de simplicité, de grandeur. (…) Ce que les Hellènes ont fait pour échapper à l'asiatisme, nous devons l'exécuter maintenant chez nous contre la pensée allemande. (…) Plus heureux que les Hellènes, qui ont dû tirer tout de leur propre fonds, nous avons pour nous aider les créations même de leur génie. (…) C'est dans cette pensée que j'ai formé ce projet de Musée partagé en trois sections : Nature, Arts, Littérature ». Il était ainsi, faut-il le dire, dans l'air du temps.

Selon son manifeste, la première section, « Nature », aurait été destinée à familiariser le visiteur français avec la Grèce grâce à des peintures représentant les paysages et les monuments qui devaient être spécialement exécutées, pour être substituées à des photographies qui seraient utilisées dans un premier temps. Elles auraient été complétées par des gravures et des lithographies. « Il est impossible », disait-il, « de trouver à Paris des vues de Parnasse, du Taygète, de la Laconie, de l'Arcadie, de Dodone, etc… Aucun de nos Musées ne contient de vues générales d'Athènes, alors que les vues de Rome, de Venise, de Florence y abondent ». Il comptait aussi y exposer une collection géologique et minéralogique, ajoutant, en bon ingénieur, connaisseur des choses concrètes : « Si cette collection avait existé, peut-être plusieurs des mines étudiées et exploitées par les Allemands l'eussent-elles été par nos ingénieurs ».

C'est la section « Arts » qui devait constituer le cœur du musée et P. Marguerite de la Charlonie y intégrait de véritables préoccupations muséographiques en se positionnant de façon critique par rapport au Louvre :

« Nous avons en effet, au Louvre une salle grecque, et dans diverses salles un certain nombre de très belles œuvres de même origine, mais cela forme-t-il un Musée de l'art hellène, c'est-à-dire l'assemblage méthodique et spécial de tout ce qui peut imprimer violemment dans l'esprit de quiconque le visite la valeur incomparable de cet art ?

Certainement, chacun des directeurs de notre Musée (du Louvre) est personnellement convaincu de la grandeur, du charme de l'art hellène, mais ce sentiment, la presque totalité des visiteurs ne l'emporte pas en sortant du Louvre. La plupart n'ont pas distingué, dans les œuvres antiques, les œuvres grecques des œuvres romaines. (…).

Pour les savants et les amateurs, l'éparpillement dans les diverses salles des œuvres d'art hellène leur rend bien difficile la comparaison des styles des diverses époques, des modes de travail, etc… ».

C'est l'insuffisance, d'après lui, des acquisitions des Antiquités grecques du musée du Louvre[76] qui était visée. Sa collection, jugeait-il, était « à peu près ce qu'était autrefois la collection d'un riche amateur, c'est-à-dire une réunion d'œuvres formée au hasard des achats ». Du reste, selon lui, il en était de même des politiques d'achats des collections Guimet, Dutuit, Condé et Jacquemart-André dont « l'ignorance leur fait acheter, pêle-mêle, œuvres hellènes et œuvres romaines, mais bien rarement les premières, quand ils n'achètent pas des faux ».

Dans son musée de l'Hellénisme, au contraire, P. Marguerite de la Charlonie souhaitait proposer un parcours didactique et commenté en présentant, comme il l'explique, une sélection méticuleusement choisie des productions artistiques de chaque siècle de l'Antiquité grecque. Il s'agissait de regrouper ainsi, par périodes, des sculptures, terres cuites, vases et bronzes[77], mais aussi les monnaies et la glyptique[78], afin de pouvoir comparer les différentes productions d'une même période. L'idée d'une confrontation des œuvres grecques avec les pièces romaines, qu'il jugeait, à l'instar de ses contemporains, comme étant des productions inférieures, tient une place importante dans son discours : il souhaitait « montrer l'évolution de l'art hellène, de faire sentir la valeur des œuvres pures par la comparaison avec les copies, en les séparant pourtant de façon nette, afin d'apprendre aux visiteurs à distinguer les œuvres hellènes des œuvres romaines »[79]. Des cloisons mobiles devaient par ailleurs permettre l'accroissement de la collection et un plafond vitré en assurer un éclairage optimal : « Les œuvres d'artistes hellènes étaient faites pour être vues inondées de lumière (…) venant directement du ciel ». Un croquis dans son agenda de 1915 (fig. 8) donne l'idée précise de la façon dont il entendait répartir les œuvres à l'intérieur du musée, où il souhaitait « placer dans chaque salle, d'un côté, toujours le même, les œuvres pures [entendu les originaux grecs] ; de l'autre, les copies et les imitations antiques (…), en séparant ces deux parties par une balustrade ; en face, du côté des portes, les moulages (…) il [le visiteur] pourra alors étudier, côte à

74 P. Marguerite de la Charlonie, « Création à Paris d'un Musée de l'Hellénisme antique et moderne. Nature – Arts – Littérature », *Revue archéologique* 2, 1915, 228–235.

75 Communication inscrite pour la séance du 1er juillet 1915 dès le 27 mai d'après les lettres de cette date présentes aux archives du musée de Laon.

76 Marguerite de la Charlonie 1915, 232 (cf. note 74). Ce sujet est souvent évoqué aussi dans ses lettres, archives du musée de Laon.

77 Ibid., 231.

78 Ibid., 233.

79 Ibid., 231.